

LIBERO BIGIARETTI

La Maladie

Traduit de l'italien par
JEAN-PIERRE PISETTA



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2021

UN matin d'automne, lorsqu'il se réveilla, Gino Rovelli éprouva un vague malaise, le signe avant-coureur et déplaisant d'une maladie. Après avoir péniblement quitté son lit, il s'apprêta à se livrer, avec son habituelle et prompte méticulosité, à toutes les opérations complexes de la toilette: dents, barbe, ablutions, habillage, quand, tout à coup, la fatigue et la nausée ressenties lorsqu'il avait ouvert les yeux s'accrochèrent, accompagnées d'une douleur indéfinissable au dos. Il s'en aperçut tandis qu'il essayait d'écarter les bras dans un geste qui lui était coutumier et allait de pair avec l'intention, en quelque sorte symbolique, d'effectuer un exercice de gymnastique jamais exécuté. Il comprit qu'il n'allait pas bien, ou plutôt qu'il ne se sentait pas comme les autres jours. Ses bras devenus lourds et mous tout à la fois retombèrent le long de ses hanches, tandis qu'il ressentait un élancement subit et douloureux dans les reins. Dès qu'il avança, il se rendit compte que ses jambes aussi étaient devenues lourdes et molles; elles semblaient, des genoux aux pieds, traversées par un picotement, presque un tremblement intérieur,

Le présent texte a paru pour la première fois en 1958 dans le volume *Uccidi o muori*, chez Vallecchi à Florence.

© Éditions Allia, Paris, 2021, pour la présente édition.

dans les os, qui les faisait légèrement fléchir. Une fois dans la salle de bains, il s'assit aussitôt, pesamment, sur le siège des W.-C., et il y resta longtemps, tenant sa tête, qu'il sentait bringuebalante et confuse, entre ses mains.

Passablement alarmé, il se regarda dans le miroir et y aperçut avec horreur une image qui ne correspondait pas à la sienne : des cernes gonflés et livides, un regard éteint, des lèvres sèches, un teint jaunâtre. Il observa sa langue : elle était blanche ; ses dents, par contre, semblaient avoir perdu cette blancheur resplendissante dont il était fier. Il les frotta longuement avec sa brosse recouverte de dentifrice mais, à la fin, il fut contraint d'arrêter en raison de l'énorme fatigue que ce modeste mouvement accumulait sur son bras.

“Que diable m'arrive-t-il ?” se demandait Gino avec une certaine appréhension, tandis que, comme il agissait nerveusement, il ne parvenait pas à accomplir les gestes les plus habituels, lui qui était toujours si précis, et il peinait, presque, à enfiler la fiche du rasoir électrique dans la prise de courant. “Je ne me sens vraiment pas bien, continuait-il à penser. Il ne manquerait plus que je doive me mettre au lit.” Il essayait de comprendre l'origine, la nature de son malaise : “Et pourtant, j'ai bien

dormi.” Il calcula : “Plus de sept heures. Hier soir, je me sentais comme d'habitude.”

Le bourdonnement du rasoir sur ses joues et son menton se répercutait désagréablement à l'intérieur de lui et, semblait-il, sur toute la voûte crânienne, y provoquant un écho, comme dans un espace vide. Une légère transpiration humectait son front. Il se contrôlait suffisamment pour comprendre que cette transpiration et le tremblement de ses mains étaient le reflet de la peur qui l'agitait. Peur d'être déjà la proie d'une maladie grave et incompréhensible. Son imagination troublée lui fit entrevoir de lugubres journées de lit et de médicaments, l'immobilité, la fin de tout : non pas la fin de sa vie mais, au moment le plus important de sa carrière, l'écroulement, à cause de la maladie, de tout ce qui donnait un sens à cette vie.

Tel un ténor qui se découvre aphone, ou un peintre subitement aveuglé. Il trouvait absurde et d'une certaine manière vexant qu'une maladie pût l'éloigner, justement ces jours-là, de ses occupations. Il continuait à réfléchir avec effroi : “Je ne vais quand même pas attraper... maintenant par-dessus le marché...” Il essaya de se calmer en pensant qu'il s'agissait d'une intoxication bénigne : quelque chose, un aliment, devait l'avoir dérangé. Cette pensée de

nature domestique le ramena au dîner de la veille et à sa femme, qui dormait encore dans la chambre voisine. Pourquoi avait-il l'impression d'être tout courbaturé? Pourquoi cette sensation trouble de fatigue dans son grand corps d'homme jeune? Et pourtant... "Et pourtant, se disait Gino, je n'ai rien fait..." Cette pensée lui évoqua, sans amour, son étreinte avec Luisa: il sondait sa mémoire, comme s'il pouvait y déceler le secret de son malaise. Non, rien. Gino hocha la tête – ressentant aussitôt une douleur à la nuque –, comme pour chasser une évocation importune: celle de sa femme.

Il évita de se regarder encore dans le miroir et retourna dans sa chambre, où il déambula quelques instants, sans but. Puis il se rendit dans celle de Luisa et s'assit pesamment au bord du lit. Luisa ne se réveilla pas. Il la regarda: elle dormait, sereine, rose, lisse, détendue; rendue, par le sommeil, à des dehors innocents. Sa poitrine était à moitié découverte et Gino l'observa avec une attention pleine de rancœur; il avait l'impression de percevoir un rapport entre son malaise et la paisible santé de ce corps endormi. Ou plutôt un contraste injuste. Pourquoi était-ce précisément lui qui devait tomber malade? Et de quel mal s'agissait-il? En guise de réponse, peu claire

et discourtoise, à sa question, il fut pris d'un autre élan dans le dos. Il secoua légèrement Luisa, jusqu'à la réveiller. Il l'appela par son prénom. Luisa s'agita, bougea les lèvres comme si elle parlait, mais elle avait encore les yeux fermés. Il insista; maintenant Luisa était assise sur son lit et le regardait, les sourcils froncés, belle dans son désordre.

– Bonjour, dit-elle. Pourquoi tu ne me laisses pas dormir?

– Excuse-moi, Luisa. Il y a quelque chose qui ne va pas. Je me sens mal. Très mal. Mais je ne sais pas moi-même ce que je ressens exactement.

– Ne te laisse pas impressionner, fit-elle. Ce n'est sûrement rien.

Elle ne lui répondait pas de la sorte pour le consoler mais pour lui faire remarquer qu'il n'aurait pas dû la réveiller.

– Fais-toi un bon café, ajouta-t-elle, et laisse-moi en paix.

– Luisa, je t'en prie, c'est sérieux.

Alors Luisa, après quelques instants d'hésitation, durant lesquels elle s'était demandé si cela valait vraiment la peine de se lever, se décida à sortir les jambes du lit et, moins vêtue que tout juste voilée par sa chemise de nuit, à se mettre debout, sans ces gestes de pudeur

instinctive par lesquels de nombreuses femmes se couvrent, même quand elles sont seules ; elle s'étira, bâilla, passa une robe de chambre puis, après avoir traversé la chambre, elle écarta le rideau, ouvrit grand les volets.

La lumière qui pénétra dans la pièce était encore pauvre. Lumière acide du matin, blanche de brume, lumière d'un début de novembre septentrional, qui révéla, sans tranches d'ombre ni dégradés de clair-obscur, la chambre luxueusement meublée. Dans cette clarté froide, Luisa, mi-inquiète, mi-agacée par ce réveil inattendu, aperçut son mari, assis sur le lit, inerte, comme absorbé dans ses pensées, et plus petit, physiquement amoindri. En s'approchant, elle le regarda en face et faillit pousser un cri.

– Mon Dieu, murmura-t-elle, qu'est-ce qui t'arrive ?

Secoué par cette voix qui s'élevait dans la pièce et anxieux d'entendre Luisa répondre à la question qu'il se posait, Gino grommela :

– Ce qui m'arrive ? Je ne sais pas, j'ai l'impression d'être en morceaux. Dis-le-moi, toi, ce que j'ai...

– Tu as un de ces visages... répondit Luisa. Un visage qui n'est plus le tien... Tu as des rides, je ne sais pas, on dirait...

– On dirait... ?

– Un vieux. Selon moi, tu dois appeler tout de suite le médecin. Allez, ajouta-t-elle avec une grimace de dégoût, retourne au lit. Je m'occupe du médecin.

– Non, j'irai moi-même chez lui, après. Quand je serai passé au bureau.

Gino, ensuite, s'habilla lentement, avec prudence, comme s'il craignait de se faire mal, comme s'il avait un membre cassé qu'un geste maladroit pouvait rendre douloureux.

Transporté par l'ascenseur dans l'entrée de l'immeuble moderne où il habitait, resplendissant de marbres et de blancs métaux, au faste cinématographique, Gino hésita : il voulait sortir par la porte intérieure conduisant à la cour, au fond de laquelle se trouvait le bâtiment bas qui regroupait les garages, mais l'idée de monter dans sa voiture et de la conduire à travers la ville l'emplissait étrangement de crainte et presque d'horreur. Il se sentait fourbu et pensa qu'il serait plus prudent de prendre un taxi. Une telle précaution se heurtait toutefois au désir de ne pas renoncer à sa magnifique hors série, à la satisfaction, au prestige qu'il

en tirait. Il jugea qu'arriver au bureau en taxi pouvait être risqué, avoir l'apparence d'un renoncement, d'une mésestime de soi. Il imagina que le portier et les gardiens déployés dans le grand hall de Biler le salueraient avec moins de respect que de coutume. La rumeur se répandrait dans les couloirs de la société; les secrétaires se diraient au téléphone, dans une succession de mots chuchotés, rapides, pleins de malignité, que monsieur Rovelli était arrivé sans son automobile, et l'air abattu. Un peu plus tard, le chuchotement se généraliserait: – Il se sent berné. Il a eu les yeux plus grands que le ventre.

Aussi fit-il un effort et prit-il sa voiture, et il la mania avec une telle assurance qu'il eut rapidement l'impression de se sentir mieux, bien même, comme d'habitude. Cette impression se renforça quand il arriva sur l'avenue de l'Union. Il s'insinua dans le flux dense des véhicules et, par une accélération soudaine, planta derrière lui une voiture grise, de série, qui l'agaçait en se mettant continuellement à sa hauteur.

Ensuite il accéléra au bon moment, juste à temps pour passer avant que le feu ne change de couleur, et cette prouesse lui arracha un sourire.

La densité de la circulation le contraignit bientôt à ralentir considérablement son allure et il en profita pour se distraire et repenser à sa situation professionnelle. Il peaufina encore le plan grâce auquel, quelques jours plus tard, il remporterait un succès important, et sa vie prendrait un tournant. Il jouait une grosse carte, mais il sentait que tout lui souriait, la chance aussi.

Il arriva devant l'esplanade qui évite au siège imposant de Biler un contact immédiat avec la rue; il arrêta la voiture sous l'escalier, perpendiculairement à ce dernier, presque au centre. C'était un privilège, réservé aux rares hauts responsables de la société, que Gino avait conquis depuis un peu plus d'un an; avant, il devait se garer sur le côté du bâtiment; avant encore, le long du mur d'enceinte de l'usine. Mais si tout se passait selon ses plans, Gino pourrait, dans quelques semaines, ranger son automobile encore plus au centre, presque dans l'axe de l'arcade centrale qui surplombait l'entrée.

Tandis qu'un valet, qui était aussitôt accouru, ouvrait la portière, Gino sortait malaisément la jambe gauche du véhicule et enfin, lorsqu'il se courba pour quitter l'habitacle, il ressentit de nouveau un élancement douloureux, à la hanche. Par un effort de volonté, il se redressa